

Diana Vaughan

Nous avons commencé à reproduire les passages caractéristiques des journaux parisiens sur cette belle mystification.

Nous continuerons la semaine prochaine.

La Presse Parisienne

DIANA VAUGHAN.—LEO TAXIL

Le Temps

La vérité a triomphé, en effet, mais parce que M. Léo Taxil l'a puissamment aidée. En dépit de la démonstration plusieurs fois faite par des journaux que tout cela n'était qu'une imposture, nombre de catholiques n'en voulaient pas démordre ; d'autre part, il devenait malaisé de poursuivre cette colossale mystification. Léo Taxil s'est décidé à y mettre fin.

Et hier soir, devant trois cents personnes environ, dont cinquante ou soixante journalistes de toutes opinions, avec un cynisme qu'il est difficile de dire et qui a révolté, indigné les plus sceptiques, les plus indifférents, persiflant tour à tour les catholiques et certains journaux maçonniques, le pape, le cardinal Parocchi, M. Léo Taxil en un long discours très préparé, a fait une déclaration qu'on peut ainsi résumer :

De Diana Vaughan, il n'y en a pas : c'est moi. En ma qualité de fils de Marseille, j'ai toujours aimé la mystification. J'en fis une bien bonne, jadis, au général Espivent de la Villeboisnet, à qui je fis croire que la rade de Marseille était envahie par des bandes de requins. Plus tard, je créai une cité lacustre sous le lac de Genève ; les visiteurs affluèrent et un archéologue polonois écrivit un mémoire sur cette ville, déclarant avoir nettement aperçu une place publique, avec, au milieu, "quelque chose qui ressemblait à une statue équestre".

Je continuai dans cette voie, avec la collaboration d'un vieil ami d'enfance, un Marseillais aussi, le fameux docteur Bataille.

Puis, froidement, devant les ecclésiastiques ahuris :

" Mes révérends pères, je remercie bien sincèrement mes confrères de la presse catholique et nos seigneurs les évêques de m'avoir si bien aidé à organiser ma plus belle mystification, celle qui couronnera ma carrière".

Il raconte sa prétendue conversion de 1885 comment il a réussi à faire croire à l'Eglise qu'il se repentait ; dans quelles conditions il fit une retraite chez les jésuites et les détails de sa confession, son audience au Vatican, sa conversation avec Léon XIII "qui avait dans sa bibliothèque toutes ses œuvres anticléricales". Il rappelle les explications qu'il donna à la loge maçonnique qui prononça son expulsion : "Appelez-moi déserter, si vous voulez, traître, non, vous comprendrez plus tard".

Alors éclatent des interruptions : "Mais, crie un assistant, vous n'avez pas l'air de vous douter que vous êtes une immonde fripouille!"

Il continue ; il raconte que l'évêque de Charleston ayant fait tout exprès le voyage de Rome pour dire au pape que tous les récits sur les francs-maçons de cette ville n'étaient qu'odieuses fantaisies, le pape congédia l'évêque, lui ordonna le silence et envoya sa bénédiction à Diana Vaughan—à Diana Vaughan qui n'existe pas et dont le rôle a été joué par une jeune personne représentant une maison de machines à écrire de New-York.

De nouveau, des cris sont lancés : "L'abominable crapule, quel greuvin ! etc."

Et, à la sortie, le conférencier, protégé par quatre ou cinq amis et par huit ou dix gardiens de la paix, réussit à gagner un café voisin, suivi par cent à cent cinquante personnes, où l'élément catholique, certes, ne paraît pas dominer, criant : "A l'eau ! à l'eau ! menteur ! traître à tout le monde, menteur à tous !

Ainsi finit Diana Vaughan.

Le Gil Blas

Je préfère vous dire tout de suite que les représentants de la presse française et étrangère à qui cette soirée était "spécialement réservée," n'ont pas entendu miss Diana Vaughan et qu'ils ont été également privés des projections.